

Je me souviens...

9 novembre 1970 - 9 novembre 2020.

« Je me souviens des petits morceaux de quotidien, des choses que, telle ou telle année, tous les gens d'un même âge ont vues, ont vécues, ont partagées, et qui ensuite ont disparu, ont été oubliées ; elles ne valaient pas la peine de faire partie de l'Histoire, ni de figurer dans les Mémoires des hommes d'État »

Georges Pérec, *Je me souviens*, Hachette, 1978

Dans l'histoire du monde, le 9 novembre 1970 fut un jour comme les autres, un jour où il ne se passa aucun événement qui mérite que l'on s'en souviennne cinquante ans plus tard. Dans l'histoire de la France, ce 9 novembre 1970 fut également un jour comme les autres – du moins jusqu'à la tombée de la nuit, où, subitement, brutalement, il devint un jour pas du tout comme les autres, un jour dont on n'a pas fini de se souvenir en France et dans le monde.



Pour clore les commémorations de la disparition du général de Gaulle, Grand Maître de l'Ordre de la Libération, l'AFCL a sélectionné quelques témoignages de Compagnons et sollicité les souvenirs de ses membres.

De tels événements rejoignent chacun dans sa sphère intime.

C'est cette articulation du privé et du collectif qui nous a semblée intéressante.

Or si la diffraction de l'événement historique dans chacune de nos vies est unique, le lecteur découvrira néanmoins de suggestives convergences.

Avant-propos

« L'année 2020 a été dans l'agenda mémoriel de la France "l'année de Gaulle". Elle a été jalonnée par les anniversaires suivants :

-Le 17 mai, la cérémonie de commémoration du 80^{ème} anniversaire de la bataille de Montcornet.

-Le 80^{ème} anniversaire de l'appel du 18 juin.

-Le 16 novembre, le 80^{ème} anniversaire de la création de l'Ordre de la Libération.

-Le 9 novembre, le 50^{ème} anniversaire de la disparition du général de Gaulle.

- Le 22 novembre, le 130^{ème} anniversaire, de la naissance à Lille de celui qui allait devenir le "plus illustre des Français ".

Mais du fait de la pandémie COVID-19, ces anniversaires n'ont pas permis une "communion *in situ*" du public avec ces célébrations. Et bien que France Télévision ait retransmis les cérémonies des 17 mai, 18 juin et 9 novembre, y donnant un écho important et une visibilité nationale, il y manquait l'essentiel, l'émotion charnellement partagée, car l'écran altère le sentiment et ne permet pas la ferveur de groupe.

Aussi, à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la disparition du général de Gaulle, faut-il saluer l'heureuse initiative de l'association des familles de Compagnons (AFCL), de nous faire partager des témoignages de Compagnons et d'avoir demandé à des membres de cette association de nous raconter leurs réactions, leurs sentiments, leurs sensations et pensées, lorsqu'ils apprirent cette funeste nouvelle ou lorsqu'ils accompagnèrent le général à sa dernière demeure.

En effet si l'étude historique passe par la nécessaire froideur scientifique et la rigoureuse étude des faits, où aucune place ne doit être laissée aux sentiments, il faut, pour que les enfants de France puissent s'approprier notre histoire, y introduire l'émotion et incarner les faits par de « la pâte humaine ». C'est d'ailleurs, au début du siècle dernier, ce qu'Ernest Lavisse, « l'instituteur national » selon les mots de Pierre Nora, voulait exprimer selon sa formule : « L'histoire ne s'apprend pas par cœur, mais par le cœur ».

Et c'est exactement ce que permet l'initiative de l'AFCL, nous toucher au cœur, en évoquant ainsi le départ de ce géant. »

Général de division (2s) Christian Baptiste
Délégué national de l'Ordre de la Libération

PAROLES DE COMPAGNONS

« Tous les Compagnons ont été très affectés. Il y avait un contrat particulier entre le Général et eux. Lors des obsèques religieuses, le 12 novembre 1970 à Colombey-les-Deux-Eglises, comme le général l'avait précisé dans son testament¹, peu de personnes ont été admises, aucun politique. Pierre Messmer et Romain Gary étaient là avec moi, très émus. C'était l'enterrement d'un grand prince médiéval d'Occident. Et ses chevaliers étaient là pour le dernier hommage de leur fidélité. C'était vraiment splendide et très fort. »

Hubert Germain

Espérer pour la France, Les Belles Lettres, 2020

« Voilà plus de vingt-cinq ans que je porte sur la poitrine cet emblème gaulliste, la croix de Lorraine, et pourtant, en cette heure matinale du 10 novembre 1970, alors que, à l'autre bout du fil, une voix brisée me chuchote la nouvelle, je ne ressens aucune peine, je n'ai pas le cœur lourd, je n'éprouve rien d'autre qu'une étrange ivresse, le sentiment tranquille et rassurant d'une paix absolue. Quelque chose d'essentiel a été préservé, quelque chose qui est libre enfin de demeurer pour toujours hors du saccage du temps, comme au-dessus de ces ombres malfaisantes qui rampent et se dressent éternellement contre toutes les sources de lumière. »



Romain Gary

Ode à l'homme qui fut la France
Calmann-Lévy, 1997

« La cérémonie de Colombey fut poignante dans sa simplicité. "Les hommes et les femmes de France pourront, s'ils le désirent, faire à ma mémoire l'honneur d'accompagner mon corps jusqu'à ma dernière demeure." Ce qui fut fait comme l'avait souhaité le général de Gaulle, au milieu d'une foule étrangement silencieuse et bouleversée jusqu'au fond de l'âme. »

Alain de Boissieu

Pour servir le Général, Plon, 1982

¹ « Aucun emplacement réservé pendant la cérémonie, sinon à ma famille, à mes Compagnons membres de l'Ordre de la Libération, au conseil municipal de Colombey » (testament de Charles de Gaulle, 16 janvier 1952).

« Je crois bien que tous les Compagnons capables de se déplacer se sont rendus à Colombey-les-deux-Églises en train spécial affrété par l'Ordre. A la gare la plus proche celle de Bar-sur-Aube, plusieurs autocars nous attendaient. [...] Je n'ai jamais manqué depuis 1970 un seul 9 novembre. Ces dernières années, de tous les Compagnons survivants, je me suis retrouvé seul à la messe commémorative. C'est bien triste.

« J'ai toujours pensé qu'on ne remercierait jamais assez le général de Gaulle pour tout ce qu'il a fait pour la France et pour les Français, pas seulement pour l'Appel du 18 juin, mais aussi pour l'homme qu'il a été, la manière dont il a maintenu partout la France Libre, la croix de Lorraine, le gaullisme. »

Fred Moore

« *Toujours Français libre !* », Elytis, 2014

« Les années ont coulé, paisibles et sereines. Rien ne les a troublées, sauf à l'automne 1970 quand la nouvelle de la mort subite de De Gaulle vint nous frapper. En un instant, comme par miracle, s'effacèrent de mon esprit les traces de tout ce qui m'avait opposé à lui et qui m'avait si vivement irrité et parfois révolté. [...] En un instant, quelque chose de profond et d'indéfinissable s'effondrait en moi, laissant dans mon cœur un grand vide que la raison n'expliquait pas.

Le cœur ? Était-ce donc lui qui parlait ? Était-ce lui qui, dans la nuit du 11 au 12 novembre, réunissait ces quatre hommes dans la voiture qui roulait vers Colombey-les-deux-Eglises, quatre hommes apparemment si dissemblables : Pierre de Bénouville, Marcel Degliame, André Dewavrin (*Passy*) et moi-même ? [...]

Le lendemain, dans la petite église de Colombey, qu'il était étrange et émouvant de voir rassemblés autour du grand cercueil tous ces Compagnons accourus de tous les coins du monde : bien sûr, les anciens de la France Libre mais aussi ceux de la Résistance et, dans leurs rangs, beaucoup d'hommes qui l'avaient politiquement combattu. Tous, cependant, la gorge serrée, les yeux parfois mouillés de larmes, nous étions présents, silencieux, comme pétrifiés par la grandeur de cet adieu. »

Henri Frenay

La Nuit finira, Robert Laffont, 1973

« Le général de Gaulle est entré dans l'Histoire le 18 juin 1940 dans des circonstances tragiques pour notre pays, alors que nous étions écrasés par la défaite. Il est revenu au premier plan en 1958, alors que la France était à la veille d'une guerre civile et, dans des circonstances difficiles, il s'est montré le grand homme qu'il était. Sa mort est un deuil national. Je voudrais dire aussi que, pour beaucoup de Françaises et pour beaucoup de Français, pour beaucoup de Mosellans et de Mosellanes, cette mort est un deuil personnel et un deuil très cruel. »

Pierre Messmer

déclaration devant le conseil général de Moselle, 10 novembre 1970

« Il s'est révélé un grand homme au cours des terribles épreuves de 1939 à 1946, car c'est lui qui a maintenu la France dans les rangs alliés, qui a rendu espoir et courage aux Français et qui a restitué, conformément à sa promesse, sa liberté de décision à notre peuple républicain, en même temps qu'il a reconstitué l'Etat. »

René Cassin

Le Figaro, 11 novembre 1970

« Ce 12 novembre 1970 [jour des obsèques du Général] fut un jour de deuil national dont les stigmates ont marqué le cœur de chacun et qui, en particulier, a profondément meurtri le cœur des Compagnons du général de Gaulle. Mais ce jour, lendemain de la commémoration de la Victoire du 11 novembre 1918, quelle coïncidence ! ces Compagnons de la Libération eurent le grand privilège, selon la volonté du Général, d'assister au service religieux dans l'église de Colombey et d'accompagner son corps jusqu'à sa dernière demeure. [...] Jamais, au cours d'une semblable cérémonie, on ne vit autant de larmes couler ni autant de larmes retenues au bord de paupières gonflées. »

Georges Cabanier

Carrefour, 18 novembre 1970

« Notre lien avec lui est simple. Nous sommes restés fidèles au chef de guerre contre l'occupant, au défenseur ombrageux de la fierté nationale devant les Alliés. Même quand nos convictions s'opposaient au chef de la Droite. [...] La mort de De Gaulle nous fit découvrir avec étonnement l'importance que nous avons eue pour lui. Pas de chefs d'Etat, Présidents, ministres à ses obsèques. Les Compagnons de la Libération seuls à côté de sa famille pour lui rendre le dernier hommage. Ainsi, il nous était fidèle comme nous l'étions envers lui. »

José Aboulker

Le Nouvel Observateur, collection « Portrait », numéro 1, de Gaulle, juin 1990

« Son patriotisme absolu et intransigeant, sa vision du rôle de la France dans le combat contre le nazisme et les ennemis de la démocratie et de la République le placèrent à la tête de la Résistance jusqu'à la victoire sur l'Allemagne hitlérienne et la renaissance de la République. L'émotion de ceux qui, sous ses ordres, ont servi la France, est très profonde. Le général de Gaulle a droit à l'hommage et à la reconnaissance de tous les Français. »

Alain Savary

Le Monde, 12 novembre 1970

« Le pays tout entier ressentira dans ses profondeurs la perte irréparable qu'il vient de subir, le monde gardera le souvenir durable de celui qui, avec clairvoyance et lucidité, avait compris l'impérieuse nécessité de la solidarité entre les peuples et s'était fait le champion de l'indépendance, de la paix et de la liberté. »

Achille Peretti
lettre à Mme de Gaulle

SOUVENIRS DE DESCENDANTS

« Ce silence incroyable »

« Le 9 novembre à 19H45 le téléphone sonne dans notre appartement parisien. Nous sommes à table, mes parents et moi, quand mon père se lève pour aller répondre. Je l'entends dire d'une voix grave : « Oh, mon Dieu, oui ». Puis il raccrocha, revint dans la salle à manger dit un mot à l'oreille de ma mère et ils sortirent sur le balcon. Je restais seule devant mon assiette, comprenant bien que quelque chose de grave s'était passé. Mes parents revinrent quelques minutes plus tard, et mon père me dit : « Ton grand-père est mort, nous partons pour Colombey ». Nous partîmes vers 20H30 et arrivâmes vers minuit à Colombey. Les jours suivants furent étranges. La maison était étrangement silencieuse, les gens parlaient à voix basse, tout était noir : les vêtements, les mines, les arbres, la nuit. Nous étions coupés du monde extérieur, seules quelques personnes allaient et venaient.

« Vint le 12 novembre. L'engin blindé arriva devant la maison avec les militaires, on y déposa le cercueil recouvert d'un drapeau tricolore, puis nous partîmes en convoi dans des DS noires aussi. Mon père était assis à côté du chauffeur, ma mère et moi derrière. Je sortais du jardin pour la première fois depuis trois jours qui m'avaient paru trois semaines et me retrouvais au milieu d'une foule d'inconnus, qui formaient une haie humaine de la maison à l'église. Un kilomètre de visages tristes, de pleurs, de gestes affectueux, un kilomètre de silhouettes noires, un kilomètre de silence. Jamais je n'oublierai ce silence incroyable, pesant, lourd comme une chape de plomb, et tous ces visages qui exprimaient une douleur sans fond que je ne comprenais pas. »

Anne de Larouillère
fille du Compagnon Alain de Boissieu
petite-fille du général de Gaulle

« Le choc »

« Il est 10 heures du matin, ce 10 novembre 1970 au bureau du livre du ministère de la Coopération, rue Lincoln à Paris, au 2^e étage. Voici que du 1^{er} étage, celui de la Direction, nous parvient une incroyable nouvelle :

- Le général de Gaulle est mort. - Quand, comment ? - Hier soir, brutalement."

Les réactions se manifestent à voix basse. L'année 1968 est encore proche, avec ses révoltes adolescentes contre toute autorité supposée nocive, voire fascisante. A aucun de mes collègues, aucun de mes chefs, je n'ai dit que mon père était Compagnon de la Libération. Je n'ai d'ailleurs pas réalisé à cette date ce que cela signifiait : dans les familles de militaires, les décorations sont courantes, on n'en parle pas, on les met sous vitrine après la mort du décoré.

Rapidement, les gros titres des journaux sont criés sur la voie publique, « La France est veuve », on est sous le choc...mais notre budget de jeune ménage ne nous permet pas encore d'avoir la télévision. Le 12 novembre, je m'invite avec mon fils de 3 ans chez mes beaux-parents qui possèdent, eux, la précieuse « lucarne » en noir et blanc.

Le choc : Colombey, la lente sortie du cercueil recouvert du drapeau, le silence traversé seulement par le tac-tac insistant de l'engin motorisé : « oui, c'est bien vrai, le Général est mort », l'extrême simplicité, la présence muette des Compagnons, les larmes discrètes de la foule, les jeunes du pays, dignes et cravatés, portant le cercueil jusqu'à la petite église. Et puis, parallèlement, à Notre-Dame de Paris, les chefs d'Etat du monde entier, le Négus et le Prince Charles, les dignitaires des USA et de l'URSS, les reines européennes et les présidents africains, les évêques et les cardinaux...

Tandis que mon fils commente les cérémonies à son ours, la mémoire de sa mère se met en marche : 1940, le général de Gaulle sauve la France, il faut prier pour lui, le général de Gaulle parle à Londres, tous les soirs on écoute en famille la BBC sur une radio crachotante, le général de Gaulle annonce à radio-Brazzaville le 26 août 1941 : « Hackin et Génin sont morts », le général de Gaulle quitte le gouvernement, la France est un bateau sans gouvernail, nous sommes en janvier 1946.

Et puis, plus proche et très précis, un souvenir personnel : le 20 juin 1948, le Général est venu inaugurer dans le cimetière familial d'un petit village de la Meuse une plaque rappelant le souvenir du lieutenant- colonel René Génin, mort en 1941 en Syrie, pour la France, pour la liberté de sa fille et de tous les enfants du monde. Agée de neuf ans, les bras chargés d'une croix de Lorraine en fleurs des champs, je suis en trotinant la haute silhouette de cet immense général. Il se retourne et, cinglant, me toise : « je vous ai dit de me suivre ! ». Aïe ! J'accélère.

Une heure plus tard, à la maison familiale où est dressé un petit buffet campagnard, ma mère vient me chercher : « le général de Gaulle veut te parler ». Aïe ! va-t-il me gronder ?

Non, il s'est assis sur un fauteuil très bas et penche vers moi sa silhouette de géant. Le ton est celui d'un grand-père, proche et affectueux :

- « Est-ce que vous savez que l'ai très bien connu votre papa ? »

Je sais qu'il vient de perdre sa fille Anne. C'est triste, je voudrais le lui dire mais je n'ose pas et je reste désespérément muette. J'ai complètement oublié les paroles du Général. Des années après, j'ai pu reconstituer leurs rencontres, grâce aux historiens, aux photographes, aux Mémoires d'Espoir : Brazzaville, Keren, Qastina.... L'histoire se met en place, indispensable pour surmonter le deuil, recueillir et partager un héritage.

L'amiral de Gaulle, lors d'un cocktail à la Chancellerie, m'a dit un soir de juin : « Mon père a eu beaucoup de chagrin à la mort de votre père ».

Derrière l'immense personnage politique du Général, j'ai eu le privilège de découvrir très jeune son humanité profonde, la vraie grandeur, celle qui se dessine sur ce simple nom inscrit sur sa tombe à Colombey :

CHARLES DE GAULLE

1890-1970 »

Marie-Clotilde Génin-Jacquey,
fille du Compagnon René Génin

« La douleur »

« 50 ans - un demi-siècle - et pourtant le souvenir de cette journée est toujours aussi présent, toujours aussi précis.

Ce lundi 9 novembre 1970, je travaille comme hôtesse-interprète dans un salon professionnel qui se tient dans un immense hall du parc des expositions de la Porte de Versailles. Peu de visiteurs ce matin-là, mais en milieu de matinée une certaine agitation dans les allées et quelques rumeurs qui circulent dans lesquelles le nom du général de Gaulle revient. Mais à l'époque, il n'y a pas de téléphones portables et les rares cabines téléphoniques sont prises d'assaut. Autorisation m'est finalement donnée d'utiliser le téléphone du stand et j'appelle Maman.

Au bout du fil, elle me dit "le Général est mort". Elle semble dévastée. Je suis moi-même très bouleversée par cette nouvelle mais aussi par le chagrin que je ressens chez ma mère. Je ne me souviens pas l'avoir vue aussi désespérée lors de la mort de

mon père douze ans plus tôt. Nous étions alors trop jeunes mon frère et moi pour vivre et partager son drame : elle avait dû faire face pour nous protéger. A la mort du général de Gaulle, elle peut enfin exprimer librement sa douleur et revivre toute une époque à travers les moments que son mari a passés aux côtés du Général.

De mon côté, c'est aussi un événement qui fait resurgir mes années d'enfance et d'adolescence. La présence du général de Gaulle me permettait de faire vivre la mémoire de mon père. A la maison, on disait que nous étions "tombés dans la marmite" dès notre naissance. Et c'était vrai. Chaque année, nous attendions avec impatience la cérémonie du 18 Juin au Mont Valérien (mon père était chargé de l'organisation de cette journée jusqu'à sa mort) : nous allions voir le Général, lui serrer la main ! C'était un grand jour pour nous comme devaient en témoigner les photos prises et soigneusement conservées.

Le 9 novembre 1970, c'était la France qui perdait son sauveur et moi qui perdais un peu plus mon père. »

Marie-Cécile Lévitte,
fille du Compagnon Paul Jonas

« Un double deuil »

« J'ai appris la mort du Général, alors que [...] j'étais de garde dans mon Service à l'Hôpital précisément ce jour-là : j'ai reçu un appel téléphonique de mon père qui m'a appris la nouvelle de la disparition du Général, très peu de temps après qu'il l'ait appris lui-même et nous avons échangés quelques propos émouvants concernant la disparition de celui pour lequel il ne faisait aucun doute que mon père avait "perdu" celui qui représentait de manière évidente une indiscutable "instance paternelle" (...mon père avait perdu son propre père lorsqu'il était adolescent).

Comment pouvais-je vivre l'événement autrement que comme un double deuil ? En ce qui concernait mon père, un "redoublement" de son premier deuil ; en ce qui me concernait comme la perte d'une personne fortement "idéalisée" et probablement investie d'une aura grand-paternelle, n'ayant pour ma part jamais connu aucun de mes grands-pères.

J'ai peu de souvenirs concernant les jours qui ont suivi, sinon bien entendu des échanges soutenus avec mes proches et certains collègues qui pouvaient ne pas être particulièrement "gaullistes", mais qui se sont découverts comme tels après la disparition du Général ! Je pense que ces derniers avaient été, entre autres, "épatés" par la manière dont il avait quitté le pouvoir, la nuit même du "non" au référendum... »

Un fils de Compagnon

« Le Chêne abattu »

« J'avais dix-sept ans le 9 novembre 1970. Par le Journal télévisé j'ai appris chez mes parents cet événement. J'ai réalisé son importance le lendemain en visualisant chez un marchand de journaux la "une" des principaux quotidiens. C'est un dessin de Jacques Faizant intitulé "Le Chêne abattu" qui me revient à l'esprit comme certaines images fortes lors de ses obsèques nationales retransmises à la Télévision...

« Je me souviens qu'au-delà du chagrin de Marianne pleurant sur un "Chêne abattu" son devoir reste d'entretenir une "flamme de Résistance" pour surmonter les épreuves... Je me souviens que ma mère me répétait souvent qu'il fallait être "plus fort contre l'adversité" en donnant l'exemple de son père, maire d'un petit village qui s'était impliqué dans un réseau de Résistance. Souhaitons aux plus jeunes, pas encore nés le 9 novembre 1970, de bien étudier l'Histoire de France, de ne pas oublier les parcours des Compagnons de La Libération afin d'en tirer quelques enseignements... Pussions-nous rester "libres", "égaux" et "fraternels". »

Un neveu de Compagnon



« Reconnaissance »

« Je faisais partie de ceux qui n'avaient pas suivi le général de Gaulle dans son abandon de l'Algérie, tout en reconnaissant tout ce qu'il avait apporté à la France et, pour cela, j'ai défilé sous la pluie aux Champs-Élysées pour lui exprimer ma reconnaissance. »

Bernard de Maismont
cousin germain du Compagnon Pierre de Maismont

« Amertume »

« Le jour où la radio a annoncé la mort de De Gaulle, c'est l'amertume qui m'envahit, en repensant au triste jour où dans une salle où je me trouvais, la foule devant la télévision hurla sa joie à l'énoncé de la victoire du non au référendum. Ce jour-là je m'étais dit « ces gens n'ont rien compris ». »

Xavier Jullian
fils du Compagnon Yves Jullian

« Notre ingratitude »

Thierry Verdier, fils du Compagnon Henri Verdier, a interrogé Madame Marie Verdier Spriet qui fut la seconde épouse de son père pendant plus de trente années et qui était déjà dans la famille le 9 novembre 1970, lorsque le général de Gaulle est décédé.

« **Thierry Verdier** : Est-ce que vous vous souvenez des conditions dans lesquelles vous avez appris la mort du Général de Gaulle ?

Marie Verdier : Je ne l'ai appris que le lendemain dans la journée. Votre père m'a téléphoné du C.E.A.¹ pour me prévenir.

Th. V. : C'est vrai que nous n'avions pas la télévision à la maison ! Mais je me souviens qu'on ne parlait que de ça, au lycée, les jours suivants.

M. V. : C'était aussi à la première page de tous les journaux, à la radio...dans toutes les discussions !

Th. V. : Pourtant je n'ai vraiment perçu l'importance de cette disparition que le jeudi, lorsque les représentants de plus de 60 pays sont venus, à l'invitation du Président Pompidou, lui rendre hommage à Notre-Dame.

M.V. : La quasi-totalité des chefs d'Etats et souverains étaient là. Ça ne s'est jamais reproduit !

Th. V. : Je n'étais qu'en terminale, mais je me souviens très bien qu'à ce moment-là, j'ai profondément ressenti notre ingratitude envers celui qui avait pourtant rendu son honneur à la France ! Mais vous, vous avez certainement vécu l'événement différemment dans l'intimité avec Papa, non ?

M. V. : Vous savez, autant votre père avait admiré le chef militaire, autant il était plus réservé sur l'homme politique qui avait mis un peu d'ombre sur son personnage !

Th. V. : Vous pensez que c'est la raison pour laquelle le Président Pompidou, plutôt que d'annoncer que la France était orpheline, a dit qu'elle était veuve ?

M. V. : Non, non, je crois vraiment que le Général avait épousé la France ! Une chose est sûre en tous cas, votre père pensait que le Général aurait dû davantage écouter sa propre femme en 1965 !

Th. V. : Par contre il a dû être heureux que le Président Pompidou n'ait pas écouté le Général, pour l'organisation de ses obsèques, non ?

M. V. : Bien sûr ! Mais le plus important pour lui a été de rejoindre immédiatement les 350 autres Compagnons qui s'étaient donné rendez-vous à Paris, pour être tous ensemble le 12 novembre à Colombey-les-Deux-Eglises autour du premier des Compagnons ! »

Th. V. : J'imagine qu'il était très ému, lorsque vous l'avez récupéré à son retour, à la gare de Pierrelatte ?

M. V. : Je pense qu'il était presque aussi ému que lors des obsèques de votre grand-père ! »

Une « prise de conscience »

« L'émotion et les larmes aux yeux de mon père, m'ont signifié son trouble lors de l'annonce à la télévision, de l'évènement du jour, c'était la première fois que je voyais mon père aussi grave et ému. Je n'ai jamais oublié ce sentiment d'appartenance à une famille qu'il me transmettait par son comportement depuis et toujours.

Je ne réalisais pas à l'époque, que j'étais fille de compagnon et ce fut le début, entre autres, de cette prise de conscience d'alors, jusqu'à aujourd'hui. »

Alyette Touchaleaume,
fille du Compagnon Elie France Touchaleaume.

Sur le chemin de l'école

« Le 10 novembre 1970, j'avais 11 ans. En allant à l'école avec un camarade qui habitait le même immeuble que moi, cartable sur le dos, nous avons croisé une dame, d'un âge respectable, en pleurs. Pourquoi ? A sa réponse : "Le général de Gaulle est mort hier", en pleine rue, nous avons entonné *La Marseillaise*. La dame nous a pris chacun par la main et est montée avec nous jusqu'à l'école. Mon instituteur, passionné d'histoire (je le suis aussi grâce à lui) nous a fait des heures de cours captivants.

Enfant de chœur, je connaissais la messe des morts. Je l'ai chantée en regardant la retransmission des obsèques, j'avais peut-être, l'impression d'être à Colombey-les-Deux-Eglises le 12.

Voilà ce dont je me souviens de ces jours. Trop jeune pour aller sur les Champs-Élysées.

Didier Brunet,
porteur de la mémoire du Compagnon Jacques Savey

« Quelque chose s'est passé »

10 novembre 1970

Matin

A peine rentrés dans notre classe, nous avons compris que quelque chose s'était passé. Au lieu de sortir notre manuel à couverture rose où blanche-neige et ses sept compagnons nous guidaient à force de « ah » et de « oh » sur les chemins enchantés de la lecture, nous étions invités à nous installer en silence à nos places. Les rideaux tirés ajoutaient à l'atmosphère sépulcrale et sur le tableau, le portrait d'un homme portant un képi qui nous regardait sévèrement indiquait que l'heure était grave. La maîtresse dit quelques mots. Cet homme nous avait quittés et nous devions observer une minute de silence. Une minute, c'est long quand on n'a que cinq ans. Mais nous comprîmes alors que quelque chose de mystérieux nous unissait qui n'appartenait pas seulement au monde des adultes.

Après-midi

La voiture arrive au bas des Champs-Élysées. Je ne sais pas où nous nous rendons mais, assise sur la banquette arrière, je me garde bien de poser des questions. Mon grand-père, Louis Armand, avait l'habitude d'amener avec lui l'un ou l'autre de ses petits-enfants aux cérémonies officielles et autres rencontres chaque fois que cela était possible. Issu d'une famille d'instituteurs, il n'était pas pour rien l'auteur de *Plaidoyer pour l'avenir*. Mais tout à coup les choses deviennent intéressantes : assis à la droite du chauffeur se retourne vers moi et rayonnant me déclare : « Sois bien attentive, tu vas bientôt voir l'Obélix. » Voilà qui justifie pleinement cette sortie. Les yeux collés à la vitre je guette en vain l'illustre Gaulois dont j'imaginai que la statue surplomberait la place que nous allions traverser (la place de la Concorde.) « Alors, tu as vu l'Obélix ? » Je n'avais rien vu de tel mais n'osais l'avouer.

De la suite, rien n'est resté. Ce n'est qu'au début de l'âge adulte que j'ai compris où mon grand-père m'emmenait mon grand-père. En triant des livres dans la bibliothèque de mes parents, je tombe sur un lourd ouvrage, vert et noir, le « Mémorial des Compagnons 1940-1945 ». Il m'est dédié : « A Clotilde qui, quand elle sera une belle jeune femme – et plus tard, sans doute, aimera garder le souvenir de ceux qui furent les Compagnons de son grand-père, sur le chemin de l'Honneur. Hettier de Bois Lambert. »

12 novembre

Nous sommes rassemblés avenue de Villiers à Paris, dans ce qui fut l'appartement de fonction de mon grand-père. Dans cet appartement, 26 ans auparavant, la Gestapo avait arrêté deux ingénieurs des chemins de fer. Ils moururent en déportation.

Ce 12 novembre, on parle à voix basse comme si un mort reposait dans une pièce. Mon grand-père prend congé de nous.

Dans l'après-midi, nous sommes installés devant le téléviseur couleurs, un luxe pour l'époque. La dernière fois que nous avons été rassemblés ainsi devant un téléviseur, c'était dans la maison de vacances pour suivre le premier pas de l'homme sur la lune ; mon grand-père était heureux : oui, un grand pas pour l'humanité.

Et pourtant, ce jour-là, avenue de Villiers, j'avais l'impression que c'était quelque chose de bien plus incroyable qui allait se produire : nous regardions l'église, les tombes du cimetière, la foule et, un moment, l'un de nous s'est écrié : « Je l'ai vu ! ». Il l'avait donc fait... Pas plus grand qu'une figurine, lui que j'avais vu grandeur nature quelques heures auparavant. L'univers d'un enfant de cinq ans est rempli de mystères et les plus grands émerveillements de mon grand-père naissent justement du spectacle de ces intelligences enfants qui s'émerveillent et s'étonnent en même temps, le point de départ à ses yeux de l'esprit scientifique.

Des années plus tard, j'ai appris que le premier entretien de mon grand-père avec le général de Gaulle en 1944 s'était mal passé, que mon grand-père s'était ensuite opposé au général de Gaulle Président de la République sur les questions européennes et nucléaires et qu'en 1965 il n'avait sans doute pas voté pour lui. Pourtant, ce jour-là, il n'avait pas hésité. Les enfants ne comprennent pas tout mais ils sentent les divisions, les réticences. Or ce jour-là, celui qui nous quittait, l'homme du 18 juin, nous avait réunis. Et en prenant congé de nous mon grand-père avait semblé répondre à un puissant et mystérieux appel. »

Clotilde de Fouchécour
petite-fille du Compagnon Louis Armand

« Les drapeaux sont en place »

« Dès le lendemain, je vais à l'Ordre de la libération où je reste quelques temps avec Boislambert. Les Compagnons qui arrivent s'embrassent silencieusement. Louis Armand qui entre dans la pièce, tenant une petite fille par la main, remarque mes yeux battus.

- Vous avez raison.

Il ajoute, s'adressant à Boislambert et à moi :

- La mort qui a surpris de Gaulle est celle d'un homme frappé d'une balle en plein cœur. Cinq minutes avant, il n'a rien. Cinq minutes plus tard, il est mort. Et cette mort survient le jour où la France s'apprête à célébrer l'armistice et que tout est en quelque sorte préparé pour saluer la dépouille du héros. Les drapeaux sont en place. Il n'y a qu'à les mettre en berne. »

Roger Barberot
Compagnon de la Libération,
A Bras le cœur, Robert Laffont, 1972, p. 465

« J'avais 18 ans »

« J'avais 18 ans en ce mois de novembre 1970.

J'ai appris la mort du général de Gaulle, très grand homme qui avait toute mon admiration et toute ma reconnaissance pour son parcours, son œuvre et son dévouement pour la France et tous les français, en écoutant la radio de ma voiture. J'avais eu le privilège de lui serrer la main à deux reprises et de lui dire toute mon admiration.

Petit fils du Compagnon Henri Garnier je me suis dirigé directement vers son domicile et l'ai trouvé en larmes. Nous avons passé la soirée ensemble et c'est ce soir-là qu'il m'a demandé de l'accompagner aux cérémonies liées aux Compagnons de la Libération puis, le jour venu, de le représenter. Ce que je fais depuis 1984. C'est pour moi un honneur.

Pour l'anecdote, je faisais ma prépa d'ingénieur dans une école parisienne et le lendemain du décès du Général, un camarade est venu vers moi en me disant : " ça y est on l'a eu !". Sans même réfléchir il a pris mon poing en plein visage. Convoqués à la direction, c'est lui qui a été puni ! On m'a simplement demandé de prendre le temps de la réflexion. »

Alain Goupy

petit-fils du Compagnon Henri Garnier

« J'étais EOR »

« Je me souviens très bien de l'annonce de la disparition du Général. J'étais avec les EOR de l'armée de l'air en visite à la base d'Orléans. »

Gilles Lévy

fils du Compagnon Jean-Pierre Lévy

Souvenirs du Prytanée militaire

« Nous avons l'âge de ceux qui allaient quelques jours après porter la dépouille du général de Gaulle vers l'église de Colombey. Je venais d'avoir 17 ans, et étais rentré en Corniche au Prytanée militaire au mois de septembre. Nous étions regroupés dans le dortoir des premières années, trois classes de prépa, soit environ quatre-vingt-dix "bizuths". La nouvelle est arrivée par les rares qui possédaient un transistor, puis par la "strasse"*.

Depuis plusieurs jours, en dehors du travail scolaire, nos efforts étaient concentrés sur la préparation de la prise d'armes du 11 novembre, première cérémonie à laquelle nous allions participer, tenue de sortie et gants blancs, en armes (des MAS36...). C'était un objectif important pour les futurs Saint-Cyriens que nous

espérions tous devenir un jour, et avions donc enchaîné de nombreuses heures d'ordre serré avec les sous-officiers chargés de cette formation.

De ce qui suivit de l'annonce de la disparition du Général, je retiens deux points.

D'abord, nous pensâmes tous à la promotion de première année de Saint Cyr, nos Grands anciens qui venaient de commencer leur séjour à la Spéciale**. A l'évidence, elle allait porter le nom du Général, cela allait de soi, lui l'un des plus illustres, voire le plus illustre, celui de la "Fez"***, celui du 18 juin, celui qui avait voulu que la Spéciale s'implante à Coëtquidan après la guerre etc. Son nom s'imposait, sans discussion.

Sauf que, et cela est mon second point, nous n'étions que huit ans après la fin de la guerre d'Algérie, que beaucoup de "cornichons" provenaient du milieu militaire, et que leurs pères leur avaient présenté des images du Général assez différentes les unes des autres, pour ne pas dire contrastées. Même si excellents camarades au quotidien, certains prirent alors des postures radicales comme l'on en prend à 18 ans, se partageant entre ceux qui applaudissaient sans réserve que la future promotion portât ce grand nom, et ceux qui n'y voyaient qu'une dimension politique, calculée, jurant que le Haut Commandement ne ferait ce choix, au mieux que par fidélité, au pire que par opportunisme...

Le seul dénominateur commun qui liait ces deux positions était, je le pense, que très peu d'entre nous n'avaient lu, ni *Le Fil de l'Epée*, ni seulement une demi-page des *Mémoires de guerre* du Général, plus absorbés que nous étions par les *Mémoires d'Outre-Tombe* et *L'Espoir*, deux monuments qui faisaient partie du programme du concours d'entrée à Cyr. Les discussions immédiates furent donc nombreuses et enflammées ; de Gaulle prit évidemment le dessus, comme une évidence.

Bruno Mellet

représentant du Compagnon Yves Carré de Lusançay dit de la Hautière,
délégué AFCL pour le Maine-et-Loire

* En argot brution (nom que se donnent les élèves du Prytanée) : l'encadrement.

** Les Saint-Cyriens entre eux ne parlent pas de Saint-Cyr mais de "la Spéciale" de son nom officiel d'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr.

*** Nom de la promotion de Charles de Gaulle (1909-1912), dont 101 sont « morts pour la France » sur 223.

A dix ans, à Colombey

« Le mardi 10 novembre 1970 j'ai appris le décès du général de Gaulle comme les autres élèves de ma classe de primaire à la fin de la récréation du matin. Notre instituteur nous a expliqué, et c'était une première pour nous tous, que nous allions respecter une minute de silence à la mémoire du Général. Pour des élèves de 10 ans, le général de Gaulle était le seul Président dont ils avaient réellement entendu parler. Il était déjà élu au moment de notre naissance. Il était auréolé de son image de vainqueur de la Seconde Guerre mondiale. Les événements de mai 68 et son départ en 1969

avaient marqué fortement nos esprits. Il représentait 9/10^e du temps de notre existence.

Le jeudi 12 novembre 1970 j'ai eu la chance d'assister à ses obsèques à Colombey les-deux-Eglises. Les sections locales des Français libres et de l'UDR avaient affrété plusieurs cars au départ d'Enghien dans le Val d'Oise. J'accompagnais mon père qui avait tenu à ce que je participe à ce moment de l'histoire. Il avait fallu partir très tôt et rentrer très tard...

De Colombey, où nous sommes arrivés dans la matinée, je retiens la présence de la foule qui convergeait de la Nationale 19 ou des champs vers le village. La place de l'Eglise et la proximité du cimetière étaient déjà inaccessibles. Nous sommes allés nous positionner dans la rue principale à proximité de la Boisserie. A 10 ans, la foule a été indulgente avec moi et je me suis trouvé positionné au premier rang le long d'une barrière. Pendant plusieurs heures nous avons assisté à la répétition de la cérémonie. Le convoi était composé de deux engins blindés dont on avait enlevé la tourelle. Un gendarme m'a expliqué que le deuxième véhicule était là au cas où le premier tomberait en panne.

Un peu avant 15 heures nous avons vu passer des personnes à pied provenant de la Boisserie. C'est là que l'on m'a dit : "Ceux qui ont une médaille avec un ruban vert, ce sont des Compagnons de la Libération". J'en ai vu plusieurs et je n'ai jamais su, à mon grand regret, qui ils étaient. A 15 heures, le convoi est passé devant nous. J'ai reconnu l'engin blindé avec dessus un grand drapeau français. Autour de moi je me souviens du crépitement des appareils photos, des personnes qui pleuraient, qui se signaient ou faisaient le "V" de la victoire.

Ce fut très bref et le silence se fit le temps de la cérémonie dont nous entendions quelques sons diffusés par des hauts parleurs dans le village. A 10 ans, il y a des événements qui marquent plus que d'autres. Je me souviens qu'à Colombey il faisait beau et froid et qu'à Paris, il pleuvait lors de notre retour. C'était il y a cinquante ans ! »

Jérôme Kerferch,
représentant du Compagnon André Gravier

(André Gravier était à Colombey, où il s'était rendu par ses propres moyens au départ de Lyon. Il avait assisté à la cérémonie dans l'église, debout, dans une allée où il voyait un vitrail représentant Jeanne d'Arc, vosgienne comme lui, disait-il. **J.K.**)

« Une immense tristesse »

« Je suis la fille cadette du compagnon le Commandant Philippe Kieffer (1899-1962). J'ai perdu mon père lorsque j'avais 13 ans ; huit ans plus tard ce fut la disparition du général de Gaulle, j'avais 21 ans. Je me souviens parfaitement de ce jour-là, c'est maman qui me l'a annoncé, et ce fut comme si je devenais orpheline une seconde fois...

A la suite de la mort de mon père, le Général m'avait adressé une très belle photo dédiée, que je conserve précieusement, où il avait noté : « Pour Mademoiselle Dominique Kieffer, avec mes meilleurs souhaits et en mémoire de son cher et glorieux père ! »

« Le Général faisait tellement partie de nos vies, il ne se passait pas un jour sans que son nom soit mentionné chez nous et sa disparition allait laisser un vide jamais comblé. Ma mère était britannique et le Général était son "Français préféré", mon père lui avait tant parlé de lui. Maman me dit alors : "Tu vois le Général nous quitte en novembre comme ton père..." Nous nous sommes installées devant la télévision pour suivre les nouvelles et constater l'immense tristesse qui avait envahie la France. Nous n'avons pas quitté notre poste de télévision jusqu'à la messe de Notre-Dame, où jamais nous n'avions vu tant de personnalités venues du monde entier lui rendre un dernier hommage. Je pense que beaucoup de Français, comme nous-mêmes, n'arrivions pas à croire que notre Général avait disparu pour toujours.

« Ces deux hommes, mon père et le général, sont pour moi liés à jamais. »

Dominique Kieffer
fille du Compagnon Philippe Kieffer

« La nouvelle semblait irréaliste »

« C'est le 10 novembre que j'ai appris le décès du général de Gaulle par la radio, ce fut comme un coup de tonnerre ! Ce grand homme paraissait tellement invincible que la nouvelle semblait irréaliste. Le jour des funérailles, nous partîmes de Paris au point du jour, mon beau-père, Compagnon de la Libération et ancien aide de camp du Général, ma mère et moi-même, pour Colombey. Dans ce petit village de Champagne, une foule immense de Français était venue rendre un dernier hommage à celui grâce à qui la France avait été libérée 25 ans plus tôt.

Je me souviens que nous avons escorté mon beau-père jusqu'à l'église (seuls les Compagnons et la famille du Général pouvaient y entrer) ainsi qu'un représentant de l'Ambassade des Etats-Unis qui apportait une immense couronne de fleurs de la part du Président Nixon. La célébration, vécue de l'extérieur, au milieu de la foule recueillie, fut extrêmement émouvante. Pour l'anecdote, je me souviens aussi du dessin de Jacques Faizant dans le journal *Le Figaro* : Marianne pleurant, agenouillée devant un grand chêne abattu... »

Michèle Gallo
belle-fille du Compagnon Raymond Sabot

« J'arrivai à la tombe »

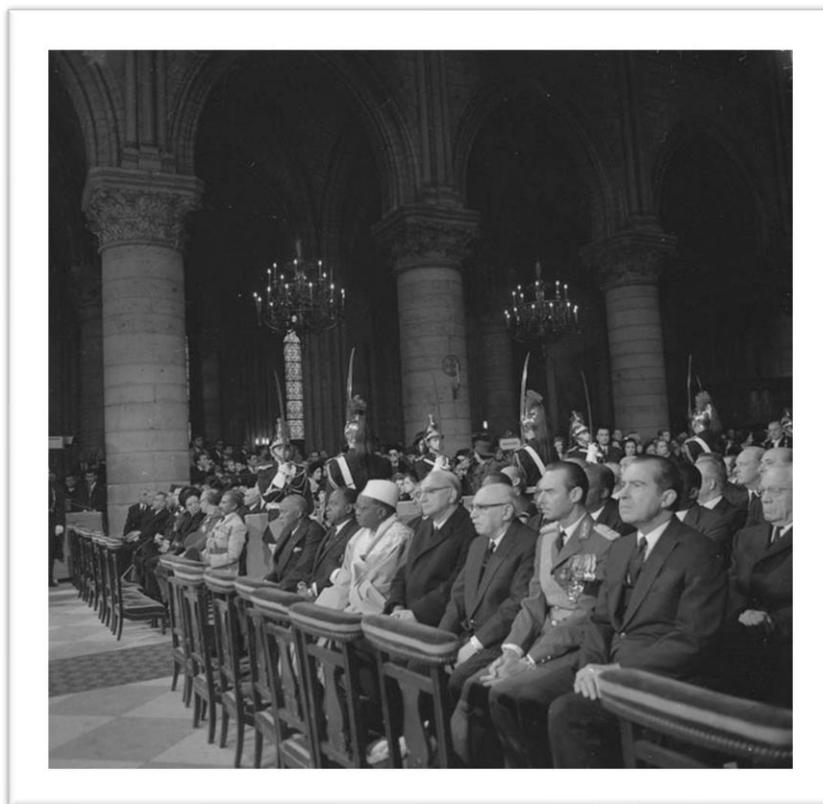
« J'étais au service militaire mais je veux citer ce que mon père le compagnon Pierre Pène a écrit dans son journal :

" La cérémonie funèbre s'est déroulée dans une ambiance de ferveur et de sincérité. Les moments les plus émouvants furent les traversées de l'église de la porte à l'autel et de l'autel à la porte par le cercueil drapé de tricolore et porté par 12 gars du village. Il progressait avec une lenteur infinie, comme si l'assistance, comme si la France toute entière retenait le grand mort sur la route du tombeau. Seule la famille assista à l'inhumation. Nous sortîmes aussitôt après : j'étais au fond de l'église et sortis un des premiers, j'arrivai à la tombe et me penchai, rien, un homme en blanc maçonnait au fond du tombeau." »

Olivier Pène, fils du Compagnon Pierre Pène
Pierre Pène, Compagnon de la Libération

A Notre-Dame

« J'avais 15 ans, le 10 novembre 1970, lorsque le décès du général de Gaulle a été annoncé. J'étais pensionnaire et l'annonce de cette disparition nous a été faite en classe ; je n'en ai pas gardé un souvenir détaillé.



En revanche, j'ai un souvenir très précis de la messe solennelle de Requiem à laquelle j'ai assisté en la cathédrale Notre-Dame, le 12 novembre. Après avoir passé la soirée du 11 novembre avec mon grand-père, le Compagnon Paul Neuville, et ma grand-mère, j'ai passé la nuit à leur domicile, pour me rapprocher de Notre-Dame. Mon grand-père, fatigué, était très ému, mais même en cette circonstance, je n'ai pas réussi, à mon grand regret, à lui faire raconter les souvenirs de son épopée dans la France Libre.

Une foule immense était massée tout autour de la cathédrale, dans un silence impressionnant. Le silence et le recueillement était aussi de rigueur à l'intérieur de Notre-Dame, interrompus par des chants magnifiques. Une autre impression, plus difficile à exprimer, était probablement due à la présence de plus de 80 chefs d'Etats, chefs de gouvernements ou souverains. Ce rassemblement inédit de dirigeants venus du monde entier créait une atmosphère très particulière. Il n'y eu ni homélie ni absoute et l'absence de la dépouille du général, de sa famille et de ses Compagnons créait comme un vide.

Le contraste avec les images des obsèques à Colombey-les-Deux-Eglises que j'ai regardées peu après était saisissant : la simplicité face à l'apparat, une grande famille (ses proches et ses Compagnons) face aux dirigeants du monde. Mais les Français anonymes étaient présents en grand nombre, sur les deux sites. Ce fut l'ultime témoignage de la grandeur du Général. »

Jean-Paul Neuville,
petit-fils du Compagnon Paul Neuville

Recueil préparé par **Clotilde de Fouchécour**, secrétaire générale de l'AFCL,
avec **François Broche** et **Jérôme Kerferch**.